

IVAN TOURGUENIEV

Ses amis les arbres

Comment la forêt est-elle perçue et décrite par les écrivains français et étrangers ? Retrouvez régulièrement un auteur, choisi en fonction des lectures et vagabondages littéraires de Thierry Guionin, sylviculteur dans le Puy-de-Dôme.



Futaie irrégulière automnale. Sylvain Gaudin © CNPF.



Ivan Tourgueniev peint par Ilia Répine. © DR.

Ivan Tourgueniev est né à Orel, en Russie, le 9 novembre 1818. Après une scolarité à Moscou et à Saint-Petersbourg, il part à Berlin en 1838 pour poursuivre ses études universitaires. Rentré en Russie en 1841, il quitte définitivement son pays en 1854 puis vivra à Baden (Allemagne), Londres et Paris. Il meurt en France à Bougival le 3 septembre 1883.

Son œuvre littéraire comprend sept romans dont *Roudine* (1856), *Nid de gentilhomme* (1859), *Pères et Fils* (1862), *Fumée* (1867), et

Terres vierges (1877) ; onze pièces de théâtre dont la plus connue est *Un mois à la campagne* (1879) ; ainsi qu'un grand nombre de nouvelles dont le recueil *Mémoires d'un chasseur*.

UNE FUTAIE FAMILIÈRE

« La forêt d'Ardalion Mikhaïlytch m'était familière depuis l'enfance : j'avais maintes fois accompagné à Tchaplighino mon précepteur, M. Désiré Fleury. [...] Cette futaie consistait en deux ou trois cents chênes et frênes géants. À peu de

distance du sol, leurs fûts majestueux se détachaient en noir sur la verdure dorée et transparente des noisetiers et des sorbiers ; plus haut, ils se profilaient harmonieusement sur l'azur éclatant du ciel, et déployaient enfin comme une tente leurs larges branches noueuses. [...]

Des colonies de fougères entouraient d'énormes fourmilières ; à l'ombre ténue de leur feuillage dentelé fleurissaient la violette et le muguet, croissaient toutes sortes de champignons : russules, amanites, mousserons, oronges ; dans les éclaircies rougeoyait la fraise... La futaie était plongée dans l'ombre ; au plus fort de la chaleur, en plein midi, on eût dit la nuit complète : quelle paix, quel parfum, quelle fraîcheur !...

J'avais passé de bons moments à Tchapyguino ; aussi n'est-ce pas sans tristesse, je l'avoue, que je me retrouvai dans ces lieux familiers. L'impitoyable hiver sans neige de 1840 n'avait pas épargné mes vieux amis, les chênes et les frênes ; desséchés, dépouillés, couverts çà et là d'une maigre verdure, ils s'élevaient tristement au-dessus des rejetons "qui leur succédaient sans les remplacer". Certains, pourvus encore de quelques feuilles vers le bas, semblaient dresser comme un reproche désespéré leurs rameaux mutilés et inertes ; d'autres, parmi leur feuillage encore touffu mais chétif, laissaient voir de grosses branches mortes, d'aucuns n'avaient plus d'écorce ; plusieurs enfin s'étaient effondrés et pourrissaient comme des cadavres sur le sol. Qui eût pu croire pareille chose ? Il n'y avait plus d'ombre à Tchapyguino ! "Ah ! me dis-je en regardant les arbres à l'agonie, quelle honte, quelle douleur devez-vous éprouver" ».

« La mort »

in Mémoires d'un chasseur,
p. 334-336, Folio classique.

LE DÉSAMOUR DES TREMBLES

« Un jour d'automne, vers la mi-septembre, je me reposais dans un bois de bouleaux. Le temps était incertain : depuis le matin, une pluie fine alternait avec un chaud soleil. Le ciel, couvert de légers nuages blancs, se nettoyait par moments, et laissait



Tremble à l'automne. Michel Bartoli © Photothèque CNPF.

apercevoir un pan d'azur caressant comme un beau regard. Immobile, j'étais tout yeux, tout oreilles. Au-dessus de moi, les feuilles remuaient à peine, et ce menu bruit eût suffi à préciser la saison. Ce n'était en effet ni le frémissement joyeux et rieur du printemps, ni le doux et long murmure de l'été, ni le chuchotement timide et froid de l'arrière automne, mais une sorte de babil ensommeillé. Une brise légère effleurait les cimes. La forêt mouillée changeait à tout moment d'aspect, selon que le soleil brillait ou se voilait. Parfois elle s'illuminait et tout en elle paraissait soudain sourire : les troncs minces des bouleaux clairsemés prenaient des reflets de satin blanc ; les feuilles tombées chatoyaient d'un or rutilant ; les hauts panaches des fougères, parées déjà de cette teinte de raisin mûr qu'elles prennent en automne, offraient partout aux yeux le fouillis transparent de leurs entrelacs. Puis tout s'embrunissait à nouveau ; les couleurs vives s'éteignaient ; les bouleaux redevenaient d'un blanc mat, de ce blanc de neige fraîchement tombée que n'ont point encore touchée les mornes rayons du soleil d'hiver ; et, sournoise, furtive, une petite pluie gazouillante s'abattait sur le bois. Le feuillage encore vert commençait pourtant à pâlir ; çà et là, même une jeune feuille avait déjà pris des tons rouges ou mordorés ; il fallait la voir flamboyer, lorsqu'un rayon de soleil perçait, en le diaprant, le réseau serré de la ramure lavée par les gouttes scintillantes. Aucun oiseau ne se faisait entendre : tous

étaient à l'abri et silencieux ; seule la mésange lançait par intermittence son cri argentin et railleur.

Avant de m'arrêter dans ce breuil de bouleaux, j'avais traversé, en compagnie de mon chien, une futaie de trembles. J'avoue ne guère aimer cet arbre, son tronc lilas clair et son feuillage vert-de-gris à l'aspect métallique, qu'il élève aussi haut que possible et déploie dans les airs comme un éventail frémissant ; je ne puis souffrir le continu balancement de ses vilaines feuilles rondes, gauchement attachées à leurs tiges interminables. Il n'est beau que certains soirs d'été lorsque, s'élevant solitaire au-dessus des buissons, il s'offre aux rayons embrasés du couchant ; il brille alors et frissonne sous la pourpre dorée qui l'inonde tout entier, du faite aux racines. Il est beau encore quand, par ce jour de vent sans nuage, il tressaille et bruit sur le fond bleu du ciel, et que chacune de ses feuilles, emportée par ce mouvement, semble vouloir s'arracher, prendre son vol et se perdre au loin. Mais, en somme, je n'aime pas cet arbre ; c'est pourquoi, délaissant son ombrage, j'avais choisi pour me reposer ce petit bois de bouleaux et m'étais installé sous l'un d'eux, dont les branches fort basses pouvaient m'abriter de la pluie. Tout en contemplant le spectacle qui s'offrait à moi, je m'endormis de ce sommeil doux et profond que goûtent seuls les chasseurs. »

« Le rendez-vous »

in Mémoires d'un chasseur,
p. 397-399, Folio classique.